

ANTI**Q**RESSE

EDITION D'ÉTÉ

N° 189 | 14.7.2019

**Les aveux publics
de Slobodan Despot**

La gloire de Pessoa

**Méchants consommateurs,
vous êtes fichés!**

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Aveux publics

QU'EST-CE QUE JE PENSE VRAIMENT... OU LE *COMING OUT* D'UN PROVOCATEUR MALGRÉ LUI.

PRÉAMBULE

Il y a encore une décennie ou deux, le «ce que je crois» était un exercice quasiment incontournable dans une œuvre d'écrivain ou de personnalité publique. Il était même commercialement viable, quand on s'appelaient Jean d'Ormesson ou Françoise Giroud. Dans tous les cas, il resserrait les liens entre l'auteur et son public en les rendant plus intimes. Mais depuis quelque temps, le genre paraît un peu désaffecté. Les auteurs ne savent-ils plus à quoi ils croient, n'osent-ils plus le confesser par ces temps de monopensée, ou ne sont-ils plus suffisamment *habités* pour qu'on s'y intéresse?

Il y entre sans doute un peu des trois. Quoi qu'il en soit, les conditions sont réunies pour que je m'y mette à mon tour. L'Antipresse met un point d'honneur à tout faire à rebours.

Plaisanterie à part, ces *aveux publics* répondent à un besoin de clarification qui me hante depuis des années. Clarification et non justification. Je ne renie jamais ce que je dis ou écris, mais je ne veux pas endosser les costumes qui ne sont pas les miens.

Je n'appartiens à aucun courant politique, je ne souscris en particulier à aucune doctrine littéraire

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

ou sociale. S'il me fallait choisir un parti, ce serait celui des *hommes sans convictions*, dans la mesure où, comme l'observait Zinoviev, «l'homme à convictions est rigide, dogmatique, assommant et, comme il se doit, stupide».

En dépit de cela, et à cause d'une loi du caquetage public que je développerai peut-être plus loin, j'ai été constamment poussé — à coups d'impressions jamais motivées — vers l'«axe du Mal», comme, dans le monde de jadis brocardé par Brassens, on vous collait la «mauvaise réputation» simplement parce qu'on ne vous voyait pas le dimanche à la messe. Ainsi, selon le ministre valaisan Christophe Darbellay, je serais un «personnage énigmatique et un peu retors qui semble proche des droites les plus dures d'Europe». *Énigmatique. Semble.* Bref: Christophe ne sait rien du contenu du bocal, mais ça ne l'empêche pas d'y coller une étiquette.

La déclaration qui précède est tirée d'un portrait d'«idéologue» exemplaire que m'a consacré *Le Temps*. Exemplaire non par son hostilité — le texte est plus intrigué que malveillant, et cela ne fait que mettre en évidence les flous et les amalgames en fin de compte compromettants. Il est exemplaire, justement, par son incapacité à cerner le sujet et l'angoisse insidieuse qui se dégage de cet amas d'allusions et d'hypothèses.

Pendant longtemps, je me suis amusé de ces malentendus avec une arrogance de dandy. Puis, lorsque j'ai publié mon premier roman chez

Gallimard, j'ai compris combien ils pouvaient être *gratuitement et stupidement* nocifs. J'ai su de première main que deux prix littéraires, au moins, m'ont été refusés à cause de cette «aura sulfureuse» que je traîne. Je n'en impute pas la responsabilité à la seule pudibonderie des journalistes et du milieu culturel. La responsabilité de ce malaise est avant tout de mon côté. Elle tient à mon propre refus de me définir, alors même qu'il m'arrive, ça et là, de prendre des positions abruptes et retentissantes.

De fait, je suis toujours resté évasif quant à mes croyances personnelles, comme si j'avais craint de me mettre un fil à la patte en prenant des positions claires face au monde où je vis.

J'avais cru me tirer d'affaire en publiant, voici bientôt dix ans, mon recueil de «modes d'emploi» intitulé *Despotica*. Ces textes divers sélectionnés par des amies qui me connaissent bien livraient une facette plus intime de mon travail d'éditeur et d'essayiste constamment décrit comme «provocateur» et «polémique». En réalité, ils ne restituaient qu'un «climat», un «esprit» et toujours pas une profession de foi. Michel Maffesoli, qui m'a fait l'amitié de le préfacer, y a décelé bien plus d'éléments d'une vision du monde que je n'avais cru en dévoiler. En particulier, ce concept d'«archaïsme» qui sur le moment m'a déconcerté avant de me faire réfléchir. J'ai fini par le comprendre et le faire mien, mais sans jamais nettement l'exprimer.



Bref, l'idée m'est venue, en cet été 2019, de publier un *credo* qui soit à la fois une autobiographie intellectuelle et un petit voyage nostalgique dans le dernier demi-siècle européen. J'ai eu le privilège de naître dans un monde qui n'existe plus et de recevoir deux éducations parallèles, est-européenne et occidentale, qui me mettent en porte à faux où que je me trouve. C'est une position inconfortable mais qui aura l'avantage, je l'espère, de faire voyager le lecteur.

NÉ DANS UNE UTOPIE

Je suis né dans un pays prestigieux qui a disparu plus vite qu'un campement de gitans. En devenant suisse à l'âge de dix-huit ans, j'ai conservé mon dernier passeport oblitéré de la République socialiste fédérative de Yougoslave. C'était dans ses dernières années un pays qu'on pouvait aisément aimer. Il avait créé avec l'Égypte et l'Inde une

troisième voie face aux deux grands blocs, il était désinvolte, insouciant et un peu farfelu. Il avait une scène rock et underground trépidante et un cinéma sidérant d'audace. On y croisait les hautes coiffures et les boubous colorés de nos frères non-alignés à l'époque où la grisaille totalitaire recouvrait l'est européen. L'émigration des *Gastarbeiter* suite à l'ouverture des frontières dans les années 1960 assurait au pays un appoint de devises considérable et un niveau de vie envié dans tout le bloc de l'Est.

Ce pays de Cocagne n'en restait pas moins une dictature. Lorsque je revenais y passer mes vacances, les dernières années, je m'étonnais de la panique que je soulevais autour de moi avec des propos bénins sur des sujets dont je ne savais pas à quel point ils étaient tabous — en premier lieu sur la «question nationale». On me regardait de travers en allant fermer les fenêtres ou bien l'on

me faisait carrément taire, même en costume de bain dans un camping de l'Adriatique. L'été 1984, à Rovinj, sur la côte croate, j'ai atterri au clou sans rien comprendre, uniquement parce que je m'étais retrouvé dans une discothèque où un jeune Serbe avait été poignardé par des locaux — et que je parlais avec le même accent que la victime. Logique!

La haine grésillait dans l'air comme l'électricité avant un orage de montagne. Par moments, à certains signaux de «basse» ou de «haute» intensité, les cheveux se dressaient, la peau montait en chair de poule. On pouvait ne pas remarquer ces prémices et profiter de la fête tant qu'elle durait. Pour ma part, je ne pouvais pas passer outre. Comme je n'ai pas pu me taire lorsque j'ai senti, dès les années 1990, la même électricité grésiller dans l'air des pays occidentaux où nous croyions avoir trouvé une paix ennuyeuse mais sûre. Voici vingt-cinq ans que je sais, pour l'avoir déjà vécu, que dans un monde régi par la bienveillance obligatoire, le conflit, le lavage de cerveaux et le mensonge sont le seul avenir garanti. Mais ne sautons pas les étapes.

UN AUTRE ESPACE-TEMPS

J'ai quitté ce pays très tôt, en 1973, à six ans, avec mes parents et mon frère Marko, alors que son monarque absolu, le maréchal Tito, était au sommet de sa gloire. J'y avais vécu jusqu'alors une enfance heureuse et choyée, plus heureuse et plus choyée — devais-je m'en apercevoir

par la suite — que celle de la plupart de mes petits camarades en Suisse. Ma maison natale était grande et ancienne, emplie d'ombres et de non-dits que je ne saurais déchiffrer que bien des années plus tard. En attendant, mes deux familles veillaient sur l'héritier premier-né comme sur la prunelle de leurs yeux. On me promenait, on m'expliquait, on me distrait — bref, on me consacrait un temps et une attention dont les enfants de Suisse et d'Europe de l'ouest, dans leur majorité, ne pouvaient même pas rêver. Le temps coûte trop cher dans le monde capitaliste pour qu'on puisse le dilapider pour l'amour des enfants. Un de mes souvenirs les plus anciens tient en un tableau idyllique: je joue sur le sable fin des bords de la Save, notre rivière, sous l'œil attentif de mon père. Les peupliers aux feuilles d'argent bruissent doucement, la rive est déserte et nous avons un temps infini devant nous. En y repensant, j'ai l'impression de venir d'un monde différent de celui où je vis aujourd'hui, où l'espace-temps est infiniment plus généreux. Le resserrement de ces deux ressources fondamentales me paraît l'une des causes de l'anxiété et de la rage qui montent au sein des populations modernes.

Je passais de longs étés à la mer, avec mes parents, mes oncles-tantes ou ma grand-mère, dans des pensions modestes, mais sur la côte la plus belle qui soit, l'Adriatique dalmate, et dans un environnement encore préservé du tourisme de

masse. J'en ai conservé à jamais la nostalgie des paradis maritimes. La vue des marinas, des plages aménagées et bétonnées et des complexes de vacances me remplit d'horreur. Le souvenir des odeurs et des bruits de ces villages de pêcheurs, du toucher de la pierre inégale des rues pavées, de la simplicité de la vie quotidienne et de la paix immémoriale qui s'étendait sur vous, est sans doute l'un des moteurs de ma révolte contre le monde moderne.

ENTRÉE EN LECTURE

Vers l'âge de quatre ans, mon grand-père paternel, homme infiniment bon et patient, m'apprit à lire et à écrire. Sur la table de la cuisine, dans la lumière oblique de l'après-midi, il me faisait tracer des lettres en guidant ma main. Depuis lors, j'ai toujours vécu entouré de livres. Étant d'un naturel paresseux mais futé, j'avais compris qu'ils seraient le meilleur rempart de ma fainéantise. Tant que je me «cultivais», ou faisais comme si, on ne me demandait rien d'autre. Je me suis donc mis, très tôt, à lire tout ce qui me tombait sous la main. La famille, il faut le dire, me fournissait en bonnes lectures. Les régimes socialistes bichonnaient la littérature pour l'enfance et la jeunesse. En Yougoslavie, par-dessus le marché, le filtrage idéologique était peu rigoureux dans ce domaine-là, et l'on traduisait beaucoup: Twain, Kipling, Dumas, London, Stevenson, Andersen, Jules Verne, Salgari (*Le Cœur*, ce roman monstrueusement populaire et déchirant), en plus des

incontournables de la littérature russe et soviétique: *Dersou Ouzala*, Efremov, Beliaev, etc. Nulle part ailleurs, je crois, on ne trouvait les deux univers dans les mêmes bibliothèques. Après l'émigration, je suis revenu passer tous les étés de mon enfance et de mon adolescence en Yougoslavie. L'idée de retrouver mes livres et des coins de jardin tranquilles pour y bouquiner des journées entières n'était pas la moindre de mes raisons. La Suisse où je vivais avait une génération d'avance en termes d'infrastructures et d'équipement. Pour les enfants suisses de ma génération, le livre n'était qu'un divertissement parmi d'autres. Pour moi, il était le centre de l'univers. Il était l'univers en soi. C'est une édition abrégée et illustrée de *Moby Dick* qui a constitué l'un de mes premiers univers de lecture — ces expériences d'immersion totale où ma vie réelle paraissait secondaire par rapport au monde parallèle qui m'irriguait au travers du livre. Les silhouettes de l'Indien tatoué Queequeg au regard sévère et du capitaine Achab à la jambe de bois peinte en blanc me reviennent aussi nettes qu'au premier jour. J'ai littéralement vécu la chasse à la baleine blanche sur le baleinier *Pequod*.

Bien des étés plus tard, vers l'âge de douze ou treize ans, j'ai pris au hasard dans la bibliothèque parentale un gros livre au titre alléchant: *La montagne magique*. J'espérais peut-être y trouver un roman d'*heroic fantasy*. Il s'agissait du chef-d'œuvre de Thomas Mann. Les



QUEEQUEG,
LE HARPONNEUR TATOUÉ.

rencontres et les conversations des curistes oisifs dans leur sanatorium de Davos m'ont ferré aussi sûrement que des récits de batailles. J'ai lu ce pavé de 600 pages d'un seul trait, en une journée et une partie de la nuit.

Le grand cinéaste russe Andreï Kontchalovsky a intitulé ses mémoires caustiques *Basses vérités*, ayant revisité les péripéties de sa vie avec le parti pris féroce et passionnant d'y dégager les motivations personnelles les plus triviales. Si j'applique la même exigence à ma propre passion du livre, je vois que je n'y ai pas cherché seulement une «planque» et un oreiller de paresse, mais encore une bienheureuse *apesanteur*, à l'abri des lois de la physique ordinaire qui régissaient la vie réelle de mes camarades. Les réalités vécues par procuration au travers des livres me dispensaient d'ancrer ma propre existence dans un monde froid et étranger qui ne m'attirait pas et que j'ai mis des années à faire mien: la Suisse.

LE MILLE-FEUILLE DE NOTRE HISTOIRE

Le berceau de cette enfance emmitouflée, la somnolente bourgade de Sremska Mitrovica, était le chef-lieu d'une province viveuse, le Srem (Syrmie), connue pour ses vins, ses chansons et la densité calorique de sa nourriture. Bien des siècles plus tôt, sous le nom de Sirmium, elle avait été l'une des cinq capitales de l'Empire romain. Le règne de Julien l'Apostat est encadré par cinq empereurs originaires soit de ma ville natale, soit de la région proche:

- Constance II (337-361), de Sirmium (Sremska Mitrovica, Serbie).
- Julien dit l'Apostat (360-363), de Constantinople.
- Jovien (363-364), de Singidunum (Belgrade, Serbie).
- Valentinien Ier (364-375), de Cibales (Vinkovci, actuelle Croatie).
- Valens (364-378), de Vinkovci.
- Gratien (367-383), de Sirmium.

Valentinien et Valens étaient chrétiens, mais penchaient du côté de



l'hérésie arianiste. Gratien fut orthodoxe. Après lui, l'Empire ne connut plus la tentation du retour au paganisme ni l'arianisme. Le demi-siècle évoqué ici fut capital pour l'orientation spirituelle et idéologique de l'Empire romain, et donc du monde connu de ce temps-là. Le drame se joua dans ces provinces «ex-yougoslaves» dont le reste de l'Europe ne sait rien de rien.

La cité romaine est enfouie aujourd'hui encore, très largement inexplorée, sous la ville moderne. On n'en a mis en valeur que le palais impérial, d'une architecture remarquablement sophistiquée. Pratiquement à chaque fois qu'on y creuse les fondations d'une maison ou une fouille pour des canalisations, on découvre des objets ou des pièces de monnaie, qu'on dépose parfois dans

le musée local, petit et négligé mais d'une surprenante richesse.

La rumeur courait dans ma jeunesse que les Américains, avec leurs avions-espions, avaient radiographié la ville. Découvrant en sous-sol le plan de la capitale antique, ils auraient proposé au gouvernement de Tito de déplacer littéralement la ville actuelle de quelques kilomètres pour accéder au site. C'est sans doute une légende, mais le fait est que Sirmium reste probablement l'une des grandes «pièces manquantes» de l'archéologie européenne. Ce qu'on en sait témoigne d'un art de vivre raffiné. Sirmium disposait du seul *vinoduc* connu au monde: une conduite de vin descendant des coteaux de la Fruška Gora, à vingt kilomètres au nord. Le palais royal était chauffé à la vapeur par le sol et l'empereur vivait littéralement dans

son bain, une alvéole accolée à l'abside de la salle du trône. Plus important encore: Sirmium fut le centre de l'empire en une époque charnière où le christianisme en tant que religion officielle y vacillait encore sous les coups de la réaction païenne de Julien et de sa propre hérésie arienne. Avant cela, elle avait été l'un des premiers sièges épiscopaux en terre d'Europe et un lieu de martyre.

L'enfant que j'étais ne connaissait pas ces détails, mais il savait qu'un passé dense, cruel et glorieux était enfoui sous chaque mètre carré de la ville où il posait ses pas. Dans la cour de notre maison travaillait un verrier. Des éclats de verre étaient incrustés partout dans le sol de terre battue, entre les pierres. Je m'accroupissais au-dessus de ces minuscules fenêtres collées à la terre et j'imaginai que l'une ou l'autre d'entre elles me permettrait de voir ce monde souterrain qui peut-être vivait encore.

Je me suis dit par la suite qu'un Carl Gustav Jung aurait fait son miel de cette image d'un enfant grattant naïvement le sol pour retrouver sa préhistoire, et plus encore du

cauchemar récurrent qui hantait mes nuits, juste avant notre départ pour la Suisse. Je montais l'escalier du musée de Sirmium lorsque le pied d'une statue antique logée dans une alvéole du mur se détachait et se mettait à me pourchasser. Je me réveillais heureusement avant qu'il m'eût rattrapé.

Sirmium est une grande métaphore de ce que nous sommes. Toute l'Europe est pareille à ma ville natale. A chaque pas, nous marchons sur des couches d'histoire enfouie, plus ou moins explorée, plus ou moins connue, où les peuples, les langues et les croyances se superposent. Nous sommes le produit de cet humus. Nos racines plongent dans cette diversité, même quand notre vie présente est plate et provinciale. L'universalisme n'est pas seulement la conscience de l'*étendue* de l'expérience humaine mais aussi de sa *profondeur*. Le mille-feuille vertical dont nous ne sommes que la couche ultime est une *civilisation*. Le *melting-pot* horizontal, sans dimension historique, qu'on essaie de nous imposer aujourd'hui, est une *régression*. J'en ai la certitude.

A suivre/



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Fernando Pessoa: l'échec de sa vie, la gloire après sa mort (1)

QUASI INCONNU DE SON VIVANT, FERNANDO PESSOA FUT ENSUITE RECONNU, D'ABORD COMME UN GRAND POÈTE, PUIS COMME UN GRAND ÉCRIVAIN, AVANT D'ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME L'UN DES PLUS GRANDS — SI CE N'EST LE PLUS GRAND — ÉCRIVAIN PORTUGAIS DU XXE SIÈCLE. LE LIRE EST UNE AVENTURE NON DÉNUÉE DE RISQUES.

Cela ressemblera bientôt à une habitude de Cannibale Lecteur de s'intéresser aux écrivains «posthumes»: après Victor Segalen récemment, revoici un écrivain hors norme, dont le principal de l'œuvre ne fut découvert et publié qu'après sa mort. Mais contrairement à Segalen, Pessoa eut de nombreuses vies d'écrivain: au bas mot une soixantaine, dont quelques «hétéronymes» (le mot est de lui) plus importants, pour qualifier des écrivains ayant leur propre biographie, leur propre style, leur propre destinée littéraire. Mais avant d'entrer dans son œuvre dans notre prochaine chronique, commençons par dire qui il était et ce que fut sa vie.

Né en 1888 à Lisbonne, il n'a que cinq ans lorsque son père meurt de tuberculose, suivi de près dans la tombe par son jeune frère. L'année suivante, sa mère rencontre son deuxième mari. Pessoa se considérera dès lors comme «orphelin». En 1896, elle suit son mari à Durban, où il est consul du Portugal. Entre enfance et adolescence, Fernando Pessoa passera dix ans de sa vie en Afrique du Sud avant de rentrer à

Lisbonne, ville qu'il ne quittera plus, même s'il y voyagea beaucoup, de déménagement en déménagement. Ses dix ans à Durban lui permirent d'acquérir une excellente maîtrise de l'anglais — langue dans laquelle il écrivit certains de ses livres et ses premiers poèmes —, et il fut d'ailleurs un élève brillant. À dix-sept ans, revenu seul à Lisbonne — sa mère est restée en Afrique du sud —, il loge d'abord chez sa grand-mère puis chez une tante et s'inscrit au cours supérieur de lettres. Ses lectures sont faites de Shakespeare, Milton, Baudelaire, des philosophes grecs et allemands (Nietzsche et Schopenhauer), et il découvre les poètes portugais de l'époque. Les crises de démence sénile de sa grand-mère lui font craindre d'être lui-même atteint de folie. Il note dans son journal, en 1908: *«L'un des maux de mon esprit — et c'est d'une indicible horreur — est la peur de la folie, qui est déjà la folie.»*

1911 est une année charnière: il traduit en langue portugaise des poèmes destinés à une anthologie d'auteurs du monde entier et écrit: *«Je suis maintenant en pleine possession des lois fondamentales de l'art*

littéraire. Shakespeare ne peut plus m'enseigner la subtilité, ni Milton la perfection. Mon esprit a atteint une souplesse et une portée qui me permettent d'éprouver n'importe quelle émotion si je le désire, et d'entrer à volonté dans n'importe quel état d'esprit.» Il n'a que vingt-trois ans. L'année suivante, il publie ses premiers articles de critique dans la revue futuriste *A Águia*. Il fait la connaissance du poète Mário Sá-Carneiro, dont il deviendra très proche. Ce poète, né en 1890, qui fut l'un des principaux représentants du courant symboliste portugais, se suicidera à Paris en 1916 après avoir informé Pessoa un mois plus tôt par une lettre de sa volonté de mettre fin à ses jours.

En 1915, en grande partie grâce à un financement accordé par le père de Sá-Carneiro, Pessoa lance la revue de poésie *Orpheu*, qui ne connaîtra que deux numéros: jugée scandaleuse pour sa liberté de ton et son audace, elle défraie la chronique, et le financement cesse. Il s'intéresse aussi à la théosophie, l'occultisme, aux sociétés secrètes, qui prendront une place importante dans son œuvre.

Après la mort de son deuxième mari, en 1919, sa mère, atteinte depuis 1915 d'hémiplégie suite à une

thrombose, et ses frères et sa sœur — nés du second mariage — reviennent à Lisbonne l'année suivante. Pessoa abandonne les chambres meublées dans lesquelles il vivait jusque-là pour louer un appartement où il séjournera jusqu'à sa mort. Il crée en 1924 *Athena*, une revue d'inspiration classique se réclamant de la Grèce antique. Le chagrin profond et durable causé par la mort de sa mère en 1925 mettra fin à la revue, après cinq numéros. Il exprimera même le souhait d'être interné pour crise de «folie psychasthénique».

En 1926, il prend parti dans le coup d'État militaire qui accouchera d'une dictature militaire, prônant un «impérialisme spirituel»: «*Une des choses nécessaires est de nous débarrasser de tous les éléments*



du passé qui pourraient peser sur notre profil culturel. Les colonies portugaises doivent disparaître. Les colonies portugaises sont une tradition inutile. [...] Que l'impérialisme soit notre tradition; et non l'impérialisme colonialiste et dominateur!» Il regrettera amèrement ses prises de position, en particulier après la mise en place, en 1932, du régime de l'*Estado Novo* de Salazar, un régime autoritaire, conservateur, catholique et nationaliste, dont une des

conséquences fut naturellement la censure.

Après avoir essuyé un échec dans sa candidature au poste de bibliothécaire du musée de Cascais, 1933 est le début d'une période de grande crise dépressive, et sa dépendance à l'alcool s'en trouve amplifiée. État dépressif, douleurs, fatigue profonde, accompagnés de violentes crises de coliques hépatiques sont les signes annonciateurs d'une fin proche: l'alcool aura raison de lui, et il meurt le 30 novembre 1935 à 47 ans. Comme Kafka, pour subvenir à ses besoins il exerça toute sa vie un modeste travail d'employé de bureau comme traducteur de documents commerciaux et correspondancier étranger (français et anglais) de différentes firmes. Sa vie amoureuse fut réduite à une très distante relation avec la jeune Ophélia Queiroz, sa collègue de bureau, relation qui ne débouchera sur rien.

En dehors de poèmes et d'articles dispersés dans des revues, seules deux plaquettes (à compte d'auteur) de vers anglais et un poème à la gloire du peuple portugais, *Message*, toute son œuvre fut publiée après sa mort: il fallut des dizaines d'années pour déchiffrer, organiser et publier les milliers de feuilles manuscrites qu'il gardait dans un coffre. Ce travail déboucha en 1942 sur les premières publications de ses poèmes, et ce n'est qu'en 1982 que parut la première version, partielle, de son chef-

d'œuvre en prose, *Le livre de l'intranquillité*, qui fut ensuite remanié, augmenté et corrigé un grand nombre de fois.

Son choix délibéré de ne pas publier cette œuvre aux formes aussi multiples que les auteurs hétéronymes qu'il créa pour les produire peut paraître déroutant pour un écrivain qui a tout mis sur la littérature, pour qui écrire était un office sacré, et dont on peut dire qu'aucun autre poète ne fut à ce point possédé par le démon de l'écriture. Créateur, par l'intercession de ses hétéronymes, de trois mouvements littéraires qui s'entrelacent plus qu'ils se succèdent, le «paülisme», le «sensationnisme» et l'«intersectionnisme», sur lesquelles nous reviendrons la semaine prochaine, Pessoa est le poète de l'ère du soupçon, du crépuscule de la civilisation occidentale «dégénérée», nostalgique d'une culture primitive, antérieure au platonisme et au christianisme, où l'homme vivait authentiquement, en relation immédiate avec la nature. Poète de la sensation, il considérait que le seul art possible est celui qui dit l'impossibilité de l'art. Voyageur abstrait, sans sortir de sa chambre, dans un espace fictif, il construit son œuvre sur une base fantasmagorique: «*Puisque nous ne pouvons pas tirer de la beauté de la vie, cherchons au moins à tirer de la beauté de notre impuissance même à tirer de la beauté de la vie.*»



FUTURISK par Sébastien Fanti

Méchants consommateurs, vous serez bannis!

NESSAYEZ PLUS DE MAL VOUS CONDUIRE DANS LES MAGASINS: AVEC LE PROGRÈS DES TECHNOLOGIES, LES ENSEIGNES DEVIENNENT RANCUNIÈRES. NE VOUS ÉTONNEZ DONC PAS SI, UN AN APRÈS AVOIR EU DES MOTS AVEC LA MAISON A, VOUS VOUS VOYEZ INTERDIT D'ACCÈS À LA MAISON Z...

25 juin 2019, @Miami

Tom Shark arrive avec sa famille à l'aéroport de Miami après un vol harassant. Lorsqu'il se présente au guichet de la société Alamo, il n'a qu'une envie, récupérer sa voiture et se rendre à son hôtel. Alors même qu'il a réservé et payé intégralement le véhicule en Suisse, une garantie supplémentaire de 200 dollars est requise par l'agent de la compagnie. Pour cette formalité, Tom lui remet la carte de crédit de sa femme. S'apercevant que la carte ne correspond pas au nom figurant sur le contrat, l'agent la refuse. Tom lui explique que toutes les siennes ont atteint leur plafond. La situation s'envenime, l'employé ne veut rien entendre. Il fait appel à sa supérieure, Sheila, plus arrogante encore. Refusant un versement en espèces, Sheila décide d'annuler purement et simplement le contrat. Elle évoque un manque de respect du client envers sa firme qui

est, selon elle, une société sérieuse. Elle informe Tom que le montant de la location sera prochainement remboursé sur le compte de son agence de voyages en Suisse. Stupéfait, il tente de trouver une autre voiture de location, mais les sociétés sont toutes assaillies de clients qui débarquent des avions en flot continu. À son retour en Suisse, Tom s'enquiert auprès de son agent de voyages: à sa connaissance et à celle de ses collègues, jamais une telle situation ne s'est produite. Craignant de figurer dans une liste noire de clients, il décide d'exercer son droit d'accès auprès de la représentation suisse de la société Alamo. Ne recevant aucun retour et au vu du coût prohibitif d'une procédure, il se résigne à en rester là, non sans avoir diffusé sa mauvaise humeur sur les réseaux sociaux ainsi que sur des sites consacrés au voyage tel Tripadvisor.

28 juin 2020, @Miami

À son arrivée à Miami, Tom se remémore son dernier séjour dans le quartier de South Beach et les activités de ses enfants, en rapport notamment avec la préservation de différentes espèces vivant dans les Everglades. Il se souvient avec moins de plaisir des pharaoniques virées shopping à Lincoln Street. Tom a donc défini avec précision la limite des dépenses autorisées cette fois-ci. Après que chacun se soit installé, on décide à l'instigation des enfants de faire quelques achats pour les activités de plage. Dans le magasin spécialisé, Tom remarque la présence d'une caméra au-dessus de la porte. On exige par ailleurs des clients de se présenter en colonne dans un portique à l'entrée. Ses quatre enfants entrent sans encombre, mais la barrière reste fermée devant Tom. Les enfants demandent au personnel de laisser entrer leur père. Cela leur est sèchement refusé; ils sont même expulsés du magasin au prétexte qu'aucun enfant mineur ne peut s'y trouver sans un représentant légal.

Éberlués, ils décident alors de tenter leur chance dans un autre magasin: même résultat, tous étant désormais équipés d'un tel portique d'entrée sécurisé. C'est alors qu'un collaborateur d'origine française leur livre le motif vraisemblable de cette situation ubuesque. Depuis 2019, dans le but notamment de combattre le vol, les magasins ont commencé à installer un système baptisé *First Line* (première ligne) qui intègre un logiciel de reconnaissance faciale. Dès 2020, ce système a toutefois connu un développement

spectaculaire, puisqu'il permet de refuser l'entrée aux clients indésirables, qu'il s'agisse de quérulents, de personnes n'ayant pas honoré une dette ou s'étant simplement montrées désagréables. C'est alors que Tom se rappelle l'incident de l'année précédente, lorsque la responsable de l'agence Alamo l'avait taxé de personne peu respectueuse du personnel. Après quelques recherches, Tom constate que plusieurs sociétés ont décidé de participer au projet et qu'elles échangent leurs informations. Il n'y a qu'un seul moyen de lever le ban: s'adresser au juge pour faire constater son caractère inopportun, disproportionné ou carrément illicite. Les vacances de cette année s'annoncent beaucoup moins onéreuses... La reconnaissance faciale est aujourd'hui un échec, comme le montrent les expériences de à Londres (essais conduits par la police dans différents quartiers) et de New York (surveillance du pont Robert F. Kennedy). Mais le perfectionnement technique n'est toutefois qu'une question de temps. Le profilage dans le domaine du commerce va irrémédiablement priver des citoyens d'accès à certains biens et services. Parfois à raison, parfois à tort. Les dommages collatéraux peuvent être minimisés par l'obligation de transparence qui devrait prévaloir et permettre à chacun, en tout temps, d'être informé d'une collecte de ce type avant la mise en service du système. Le régime de l'autorisation est en effet le seul susceptible de prévenir les problèmes dont l'acuité n'est plus discutée par personne.

TURBULENCES

#LGBT | Quand le British Museum s'y met...

...Il nous réinvente carrément l'histoire de l'art! Voici qu'il propose à ses visiteurs une visite guidée de contenus qu'on n'avais jamais eu l'idée, jusqu'à ces derniers jours, d'étiqueter ainsi. Mettre en valeur la composante «LGBTQ» dans la production artistique de l'humanité relève d'un exercice hautement créatif, comme nous l'explique Gabrielle Périer dans *Causeur*:

...il faut dire que le lien des œuvres avec la « communauté LGBT » est souvent assez poussif. Par exemple, la plus vieille pièce de l'exposition, les Amants de Aïn Sakhri, qui date de 11 000 ans, est probablement la plus ancienne représentation de rapport sexuel humain – rapport dont le caractère homosexuel est plus que douteux, ce que le musée reconnaît. De même, la présence dans la sélection de la statue du discobole du musée, ou de bas-reliefs égyptiens représentant les frères ennemis Horus et Seth, laisse songeur. Qu'à cela ne tienne, c'est pour la bonne cause: montrer que «l'amour et le désir entre personnes de même sexe, et la diversité des genres, ont toujours été partie intégrante de l'expérience humaine».

Qui a jamais dit, dans le monde tant soit peu cultivé, que l'amour entre personnes du même sexe n'était *pas* partie intégrante de l'expérience humaine? La réécriture «LGBT» du profil de l'humanité impose également une simplification jusqu'à la caricature des attitudes du passé.

#RUSSIE | L'espionnage continue...

Alléchés par le titre «Espionnage: de Genève à Lausanne sur les traces de l'espion russe», les lecteurs de 24 Heures des 6/7 juillet pouvaient s'attendre à un nouveau *Goldfinger*. Parions qu'une poignée d'entre eux seulement est parve-

nue jusqu'au bout de l'article de deux pleines pages sans s'endormir. Des révélations? A vrai dire aucune. On apprend que les espions russes bougent beaucoup et savent utiliser tous nos moyens de transport, y compris les bateaux de la CGN et qu'ils logent dans de miteux hôtels de l'autre côté de la frontière. S'ils avaient choisi de suivre un agent de la CIA plutôt qu'un espion russe, les cinq limiers de 24 Heures seraient certainement revenus avec un récit plus captivant. Mais ils se sont trompés d'adresse. Bellingcat, le collectif de journalisme d'investigation qui a fourni les données de leur article à dix mains, est «soutenu» – entre autres sponsors – par l'Open Society Foundation du milliardaire américain Soros. Or, Bellingcat refuse de s'intéresser à la CIA, tout comme aux 16 autres services américains de renseignement...
J.-M. Bovy

* P.S. Le délire de nos barbouzes, qui est à l'origine de celui de nos médias, n'est pas près de se calmer. Ce sont en effet nos services de renseignement helvétiques, relayés par le Conseil fédéral, qui ont alerté la presse en automne dernier avec cette révélation : «un diplomate russe sur quatre est un espion», sans dire si la proportion n'était pas la même, voire supérieure, chez leurs collègues étasuniens et dans la nébuleuse des ONG entretenues par Washington. Difficile dans ces conditions de reprocher à notre quotidien lausannois, de donner dans le roman d'espionnage russe, sans toutefois arriver à la cheville d'un John Le Carré.

#SUÈDE | Et si Volvo se barrait?

On peine à le croire, et pourtant... la Suède, jadis l'un des pays les plus paisibles et les plus sûrs du monde, serait-elle devenue un milieu hostile pour le travail ordinaire des grandes entreprises?

Lors d'une conférence, le PDG de Volvo Håkan Samuelsson avait déjà souligné que la marque de légende perdait de son attractivité pour les travailleurs qualifiés et les ingénieurs étrangers. Il est allé plus loin dans une interview accordée à SVD Näringsliv. Selon lui, la réputation de la Suède était devenue désastreuse pour des raisons d'insécurité:

«Nous fabriquons des voitures, nous ne pouvons pas résoudre les autres problèmes. C'est à quelq'un d'autre de le faire... Cela n'aide évidemment pas lorsque les gens entendent parler des fusillades à Göteborg et se demandent s'il est vraiment sage d'aller y habiter.»

Le boss de Volvo a même envisagé un départ de la compagnie si la situation ne s'améliorait pas.

«Les gens croient souvent que ce genre de décision sont prises par le conseil d'administration ou bien en Chine. Mais le fait est que nous ne mettrons notre QG que dans un pays où les choses tournent.

Pour le moment nous sommes encore loin d'un tel débat. Mais c'est une chose qui pourrait arriver à l'avenir.»

En réaction aux propos de Samuelsson, le chef de la police de Göteborg a nié tout problème de sécurité, déclarant que le patron de Volvo avait été victime de désinformation en provenance des réseaux sociaux.

**#LANGUE FRANÇAISE |
Vive le point-virgule!**

Dans une série bienvenue d'articles sur les aventures de la ponctuation, *Le Temps* se penche cette semaine sur la résistance coriace du point virgule, ce signe réactionnaire par excellence.

Même si les ados ne le connaissent plus, cet hybride tient encore bon et il a ses inconditionnels:

Aujourd'hui, il divise – ironie du sort, c'est une de ses fonctions cardinales – quand il n'est pas ignoré. Il a pourtant ses partisans: des jeunes auteurs qui lui trouvent la grâce de l'hybridité; des esthètes qui relisent *Les Caractères de La Bruyère* le dimanche; des amateurs de grands vins qui prisent la nuance en tout. On l'a cru décapité si souvent, relégué en bas de casse; il résiste pourtant, dans les cour-sives de sa gloire d'antan.

Pain de méninges**LES OUTILS DU SUCCÈS MODERNE**

A l'heure actuelle, le monde appartient aux imbéciles, aux agités et aux sans-cœur. On s'assure aujourd'hui le droit de vivre et de réussir par les mêmes moyens, pratiquement, que ceux qui vous assurent le droit d'être interné dans un asile: l'incapacité de penser, l'amoralité et la surexcitation.

— Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*.